

PUIS-JE PERDRE LE SENS DE LA FOI ?

Introduction

« J'ai perdu la foi ». Je pense qu'il nous est arrivé à tous d'entendre cette expression, que ce soit dans la bouche d'un proche, d'une connaissance, voire de nos propres lèvres. Cette affirmation, cependant, implique une double réalité.

Elle suppose en premier l'expérience d'un « je crois ». Ce « je crois » est alors une affirmation accompagnée d'une certaine paix, d'une certaine lumière. Il y a le sentiment d'une certitude paisible en ce qui concerne l'objet de ma foi, ce en quoi je crois. Il y a une paix du cœur alliée à une paix de l'intelligence. L'objet de ma foi apparaît bien assuré, au sens de stable, solide : « ça se tient ». Je regarde le monde autour de moi et l'objet de ma foi s'en trouve conforté : le monde confirme l'énoncé de ma foi.

Prenons un exemple. « Je crois que Dieu est bon ». Je regarde la mère qui donne le sein à son nouveau-né et cette image de tendresse me confirme dans cette affirmation « Dieu est bon ». Quand je vois leurs regards se poser l'un dans l'autre, ce me semble une évidence : « Dieu est bon », cela s'impose à moi. Il faudrait ne pas avoir d'yeux pour ne pas s'en rendre compte.

Affirmer « j'ai perdu la foi » signifie que l'on est passé par cette étape paisible et lumineuse. Mais que cet état est désormais perdu. La paix et la lumière ont disparu. Et en même temps, j'en conserve comme un souvenir, une trace. Pour que je puisse dire que « j'ai perdu », il faut bien que j'ai le souvenir d'avoir eu. Il y a donc l'expérience et la conscience de la perte d'un état. L'affirmation autrefois paisible et lumineuse ne produit plus aucun effet. Ou au contraire produit un effet de vide, d'absence, de manque. L'affirmation qui me procurait la paix et la lumière, désormais, me laisse inquiet et dans l'obscurité. En plus de l'absence de lumière et de paix, il y a l'aigreur d'une attente déçue.

Repartons de l'exemple précédent. J'apprends que le petit enfant qui tétait le sein de sa mère est atteint d'une grave maladie, incurable. Je le revois dans les bras de sa mère et les regards qui, autrefois témoignaient de la bonté de Dieu n'expriment plus que la souffrance et l'inquiétude. C'est un pilier de mon existence qui s'effondre. Le signe, le témoignage, est devenu un contre-témoignage : « Dieu ne pas être bon qui laisse souffrir cette mère et son enfant ». Le signe sur lequel je prenais des forces avec tant de délices s'est transformé en un roseau trompeur qui perce la main de celui qui en fait son appui.

« J'ai perdu la foi » est cette expression qui décrit l'état du cœur de l'homme qui a perdu le signe qui lui donnait du sens, qui donnait un sens à sa vie. Le signe qui donnait sens semble avoir été écrit à l'encre sympathique si bien que l'on ne peut désormais plus rien déchiffrer. Le papier du message est là, mais vide ; il ne dit plus rien, il n'exprime plus rien. Et sa présence muette est d'autant plus frustrante que demeure le souvenir de la saveur qu'il avait pu procurer. On aimerait détenir le moyen de demeurer dans la paix éprouvée ou du moins le moyen d'y revenir si elle nous échappe.

1) Perdre le sentiment de la foi, est-ce perdre la foi ? la réponse de l'hébreu

Cela étant dit, une question se pose : est-il légitime de dire que l'on a perdu la foi lorsque le sentiment paisible lumineux qui l'accompagnait a disparu ? Soit dit autrement : la foi se réduit-elle au sentiment que l'on en a ?

Il ne s'agit pas de nier, vous le voyez bien, le sentiment de celui qui déclare que la certitude qui accompagnait l'affirmation de sa foi a disparu. Il l'éprouve et le décrit, c'est un fait que l'on reçoit. Il s'agit de s'interroger : avoir la foi est-il identique au sentiment d'une certitude ?

Pour répondre à cette question, il est utile d'examiner ce qu'en hébreu on appelle « croire ».

« Croire » en hébreu vient d'une racine מָנָה (°man) dont le sens premier est confirmer, supporter, donner un appui. C'est le sens d'une fermeté. Le concept de base est celui des bras forts du parent qui tient le petit enfant encore impuissant. On le trouvera aussi en 2 R 18, 16 pour désigner les piliers auxquels sont fixées les portes du Temple. C'est l'idée d'une force stable, d'une stabilité forte.

La notion de « croire », quant à elle, est exprimée en utilisant cette racine au hiphil qui est un mode causatif. « Croire » correspond donc à l'idée de faire de ce qui est cru un appui. « Croire » correspond à l'idée de faire de ce qui est cru un support sur le lequel on prend appui.

En faisant de ce pilier ce qui va tenir la porte, « je crois » en ce pilier. Je fais reposer le toit sur ce montant, « je crois en ce montant ». Par ailleurs, « prendre appui sur », « faire reposer sur » implique que sans l'élément en question, ça ne tiendrait pas, ça s'effondrerait. Pour reprendre les exemples précédents, la porte tomberait à terre, le toit s'effondrerait. L'élément est *nécessaire* à l'équilibre.

Il est important de préciser cette nécessité parce qu'il y a des cas dans l'expérience courante où nous prenons appui sur quelque chose, mais sans que le point d'appui soit vraiment nécessaire. Je m'appuie contre un mur, mais je pourrais me tenir debout sans l'aide de ce mur. Il y a un angle jusqu'auquel je suis capable de rétablir mon équilibre tout seul. Dans ce cas-là, je ne « crois pas » véritablement au mur ; il n'est pas un appui nécessaire. Au contraire, arrive un angle où, sans le mur, je tomberais ; si je glisse, par exemple, je suis tellement penché que je ne pourrai pas rétablir mon équilibre : je me retrouverai le nez dans la poussière. C'est dans cette dernière situation que « je crois ». L'appui est nécessaire, l'appui n'est pas une sécurité superfétatoire ; mon équilibre dépend de cet appui. Retirer cet appui provoque mon effondrement.

Ce détour par le mot hébreu nous permet de saisir la profondeur de l'acte de foi. Je prends la décision de m'appuyer sur toi. Par conséquent, si tu n'existes pas, je m'effondre, je m'écroule. Si tu n'es pas solide, je me retrouve à terre. Et si c'est une barrière à côté d'un précipice, je me retrouve par delà la falaise ! Il y a un risque, il y a un risque vital. L'acte de foi est une mise en cause de la vie. Ma vie est en jeu, ma vie peut courir un danger.

Dans cette conception, le sentiment qui était si important à notre niveau subjectif semble complètement absent. L'acte de foi ne dépend pas du sentiment que ça va tenir ou que ça va bien se passer, mais il consiste à, effectivement, faire de l'objet cru mon appui, quand bien même je tremble un peu.

Je peux éventuellement me poser la question, « ai-je jamais fait un véritable acte de foi ? » comme Abram qui quitte son pays, sa parenté, pour un pays qu'il ne connaît pas, comme Abraham qui conduit Isaac sur la montagne et qui lève le couteau pour le sacrifier, comme les Hébreux qui se retrouvent dans le désert à être nourris de la manne, cette manne qui ne se conserve pas d'un jour sur l'autre (sauf le sabbat) ?

2) N'est-il pas légitime qu'il y ait une base à cette confiance ? (j'ai perdu le sens ? en fait, je n'ai jamais eu de signe) – la figure récurrente

Il est toutefois légitime d'observer que « mettre sa vie en danger », la faire dépendre de la solidité de quelque chose d'extérieur, nécessite des garanties. Il est légitime d'obtenir des marques de confiance. « Tu me demandes de traverser le vieux grenier, quelle garantie ai-je que les planches peuvent supporter mon poids ? » La témérité est un manque de sagesse et se distingue du courage.

De fait, dans l'Écriture Sainte, on peut repérer une figure récurrente. Un signe est donné pour nourrir la confiance qui sera plus tard mise à l'épreuve. C'est-à-dire qu'un épisode est vécu où l'on va être témoin d'un signe de puissance de la part de Dieu, et que la *mémoire* de cet épisode devra nourrir la décision de faire confiance à Dieu dans une situation nouvelle.

On pourrait le résumer en parlant du don de « la Transfiguration en vue de la Passion ». Relisons ensemble le texte de la Transfiguration.

Mt 17:1 Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les emmène à l'écart sur une haute montagne.

2 Il fut transfiguré devant eux: son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière.

3 Et voici que leur apparurent Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui.

4 Intervenant, Pierre dit à Jésus: «Seigneur, il est bon que nous soyons ici; si tu le veux, je vais dresser ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, une pour Elie.»

5 Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les recouvrit. Et voici que, de la nuée, une voix disait: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir. Écoutez-le!»

6 En entendant cela, les disciples tombèrent la face contre terre, saisis d'une grande crainte.

7 Jésus s'approcha, il les toucha et dit: «Relevez-vous! Soyez sans crainte!»

8 Levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus, lui seul.

9 Comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur donna cet ordre: «Ne dites mot à personne de ce qui s'est fait voir de vous, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts.»

Nous avons un événement où la présence de Dieu est manifeste, où l'identité de Jésus comme vrai Dieu et vrai homme est affirmée, où sa puissance est dévoilée. C'est un événement profondément heureux pour les disciples au point qu'ils voudraient bien rester et prolonger cet instant : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je vais dresser ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, une pour Elie ».

C'est un événement fondateur dont ils sont appelés à se souvenir puisqu'ils doivent le garder secret jusqu'après la résurrection.

La préface de la Transfiguration nous donne un éclairage particulier sur ce don de l'événement de Jésus transfiguré. « *Le Christ notre Seigneur a montré sa gloire aux témoins qu'il avait choisis, le jour où son corps semblable au nôtre fut revêtu d'une grande lumière ; il préparait ainsi le cœur de ses disciples à surmonter le scandale de la croix, il laissait transparaître en sa chair la clarté dont resplendira le corps de son Église* ».

Les mêmes disciples verront Jésus dans son agonie à Gethsémani. Ils le verront être saisi de frayeur et d'angoisse Mt 26, 37. Ils l'entendront dire « mon âme est triste à en mourir » Mt 26, 38. Ils seront les témoins de sa sueur en gouttes de sang Lc 22, 44. Ils l'entendront sur la croix crier « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Mt 27, 46. Il n'y aura à ce moment plus aucune manifestation de la gloire vue à la Transfiguration, et pourtant c'est le même Jésus, c'est le même élu, c'est le même Fils bien-aimé du Père. Feront-ils confiance

forts de la mémoire qui leur a été donnée ? Feront-ils confiance au nom du souvenir de ce qu'ils ont vécu ?

3) L'histoire sainte est une pédagogie

L'histoire sainte est une pédagogie où Dieu se révèle et appelle son peuple à avoir confiance en Dieu à partir de ce qu'il a révélé.

a) la confiance acquise au désert

On aurait pu prendre aussi la figure des 40 ans de marche dans le désert : Pourquoi le peuple passe-t-il 40 ans dans le désert ? Parce qu'il n'a pas mis sa confiance dans le Seigneur. En Nb 13-14, ils sont à Cadès, aux portes de la terre de Canaan, les émissaires reviennent chargés de produits de la terre dont la fameuse grappe de raisin qu'il fallait porter à deux hommes tant elle était grosse. Mais le peuple a peur des habitants qui occupent la terre : notamment des fils d'Anaq, des géants. Ils ne font pas confiance au Seigneur qui les a fait sortir à main forte et à bras étendu du pays d'Égypte et qui a brisé le pouvoir de Pharaon.

Alors le peuple va apprendre à faire confiance au Seigneur pendant les 40 ans du désert. Il va devoir se fier au Seigneur pour sa nourriture, pour sa boisson, au jour le jour. Le livre du Deutéronome fait mémoire de cette pédagogie.

² *Souviens-toi de tout le chemin que Yahvé ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur : allais-tu ou non garder ses commandements ?*

³ *Il t'a humilié, il t'a fait sentir la faim, il t'a donné à manger la manne que ni toi ni tes pères n'aviez connue, pour te montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Yahvé.*

⁴ *Le vêtement que tu portais ne s'est pas usé et ton pied n'a pas enflé, au cours de ces quarante ans !*

⁵ *Comprends donc que Yahvé ton Dieu te corrigeait comme un père corrige son enfant,*

⁶ *et garde les commandements de Yahvé ton Dieu pour marcher dans ses voies et pour le craindre. (Dt 8:2-6)*

NB : on pourrait prendre aussi le livre de Daniel où l'on s'appuie sur les événements de l'exil à Babylone (6^e s.) pour affirmer le salut contre les Grecs d'Antiochus Épiphane (2^e s.).

Mais pourquoi Dieu met-il en place cette pédagogie ? Quel est l'intérêt d'éprouver la confiance que l'homme place dans le Seigneur ? Quel est l'intérêt de faire grandir cette confiance ?

On pourrait soupçonner le Seigneur de vouloir montrer qu'il est un bon dresseur. J'avais autrefois un ami qui avait appris à son hamster à se jeter de la table dans ses mains. Le hamster se lançait dans le vide (vers les mains certes) lorsque mon ami sifflait d'une certaine façon.

Mais il n'est pas compatible avec la Révélation d'imaginer Dieu jouer avec nous comme un dresseur avec son hamster. Quand Dieu agit, c'est pour notre bien. Dieu interagit avec nous pour notre salut, pour notre vie.

b) bne pédagogie pour mettre notre confiance dans le seul Vivant

Nous devons donc comprendre comment cette pédagogie est au service de notre vie. Pourquoi Dieu veut-il nous apprendre à nous en remettre totalement à lui ? Pourquoi veut-il nous amener à ce « Père, entre tes mains je remets mon esprit » que prononce Jésus avant d'expirer ?

Il nous faut nous rappeler que le seul qui soit vraiment vivant, le seul qui possède la vie en plénitude, c'est Dieu. Il est la vie. Tout le reste des vivants ne possède pas la vie en lui-même. De ce fait, la vie que nous possédons, vous et moi, est toujours fragile ; elle nous échappe sans cesse. À partir du moment où nous sommes conçus, nous marchons vers notre mort. À partir du moment où nous commençons à vivre, nous commençons aussi à mourir.

Nous ne posséderons la vie que dans la mesure où nous la recevrons de Dieu. Posséder la vie, c'est donc apprendre à la recevoir de Dieu. C'est donc apprendre à dépendre du don de Dieu. C'est donc renoncer à me donner moi-même la vie. C'est s'abandonner à la Providence de Dieu ; s'abandonner en ses mains. Ne plus avoir d'autres sécurités que ses mains.

Et parce que l'on s'abandonne à lui, on fait l'expérience que ses mains nous accueillent et nous tiennent en la vie.

Il faut bien reconnaître que c'est vertigineux. Cela correspond à dire et à vivre : « Père, en tes mains je remets mon esprit » alors que j'éprouve : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Jésus s'abandonne entièrement. Sa vie lui échappe. Il n'est conforté par aucun sentiment positif ; il n'est soutenu que par la mémoire de qui il est : le Fils du Père.

Dans cette dépendance radicale assumée advient la plus grande liberté. En effet, nous apprenons que nous recevons notre vie de Dieu lui-même, lui qui en est la source intarissable et qui est à jamais fidèle.

c) la nécessité de l'exemple de Jésus

Celui qui vit cette confiance, « même s'il meurt vivra » (Jn 11, 25 ; cf. aussi Mt 10, 39 « qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera »). Le signe nous est donné par le Christ. Et c'est un élément fondamental à souligner. Nous pouvons être appelés à cette confiance parce Jésus l'a vécue avant nous, devant nous.

Jésus l'exprimait à Pierre au dernier repas : « où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant ; mais tu me suivras plus tard » Jn 13, 36.

C'est parce qu'il a montré personnellement qu'un tel abandon menait à la vie, était la vie que nous pouvons oser nous engager sur cette voie. S'il n'était pas là comme Premier à avoir passé le chemin, nous devrions fuir celui qui nous appellerait à un tel saut ! Nous ne serions pas en mesure de courir le risque de perdre le peu de vie dont nous sommes gratifiés et que nous éprouvons. Ce serait un suicide.

La foi au Dieu créateur, seul, suffit difficilement pour que nous puissions oser cet abandon¹. Je ne peux vraiment appuyer ma vie sur cet abandon qu'à la lumière de Jésus. Nous suivons Jésus qui nous a manifesté que ce chemin n'était pas le néant, n'était pas le vide, quand bien même il ressemblait à un saut dans le vide. Nous suivons Jésus, mort et ressuscité ; nous suivons Jésus qui a mis sa confiance dans le Père, jusqu'au bout, au-delà même du sentiment d'abandon.

¹ Il y a bien cependant l'acte de foi d'Abraham « Par la foi, Abraham, mis à l'épreuve, a offert Isaac, et c'est son fils unique qu'il offrait en sacrifice, lui qui était le dépositaire des promesses, lui à qui il avait été dit : C'est par Isaac que tu auras une postérité. Dieu, pensait-il, est capable même de ressusciter les morts ; c'est pour cela qu'il recouvra son fils, et ce fut un symbole » He 11, 17-19 ; et celui des frères martyrisés du livre des Maccabées « Au moment de rendre le dernier soupir : "Scélérat que tu es, dit-il, tu nous exclus de cette vie présente, mais le Roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourons pour ses lois." Après lui on châtia le troisième. Il présenta aussitôt sa langue comme on le lui demandait et tendit ses mains avec intrépidité ; il déclara courageusement : "C'est du Ciel que je tiens ces membres, mais à cause de ses lois je les méprise et c'est de lui que j'espère les recouvrer de nouveau." (2 Ma 7, 9-11)

Le but de cette pédagogie est de nous apprendre à recevoir radicalement cette vie de Dieu qui est la seule vie. Apprendre à dépendre totalement de Dieu, pour ne dépendre que de ce qui est solide, éternel, fidèle. Me fonder sur Dieu comme Providence. Et le Christ est le signe, le chemin, la vérité de cette vie.

4) La vie comme combat spirituel

Toute notre existence est alors un combat spirituel pour entrer dans cette confiance où je fais de Dieu l'appui de ma vie, le seul appui de ma vie. Notre vie de foi est un apprentissage à faire de plus en plus radicalement confiance à Dieu.

Dans le cadre de ce combat spirituel, je voudrais relever d'une part deux adversaires et indiquer d'autre part quelques pistes pour savoir comment nous comporter à partir de l'enseignement de saint Ignace de Loyola.

a) Deux adversaires

• *La perte du sens de la foi dans la satiété : Dieu n'est pas nécessaire*

Le premier adversaire de cette pédagogie est l'expérience de la satiété. C'est ce qu'on pourrait appeler la satiété contre la Providence. Qu'ai-je besoin de me préoccuper de Dieu quand j'obtiens tout ce que je désire et que mes sens sont saturés ?

C'est le sens de l'avertissement donné par le livre du Deutéronome au peuple qui va entrer dans la Terre Promise :

¹¹ *Garde-toi d'oublier Yahvé ton Dieu en négligeant ses commandements, ses coutumes et ses lois que je te prescris aujourd'hui.*

¹² *Quand tu auras mangé et te seras rassasié, quand tu auras bâti de belles maisons et les habiteras,*

¹³ *quand tu auras vu multiplier ton gros et ton petit bétail, abonder ton argent et ton or, s'accroître tous tes biens,*

¹⁴ *que tout cela n'élève pas ton cœur ! N'oublie pas alors Yahvé ton Dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ;*

¹⁵ *lui qui t'a fait passer à travers ce désert grand et redoutable, pays des serpents brûlants, des scorpions et de la soif ; lui qui dans un lieu sans eau a fait pour toi jaillir l'eau de la roche la plus dure ;*

¹⁶ *lui qui dans le désert t'a donné à manger la manne, inconnue de tes pères, afin de t'humilier et de t'éprouver pour que ton avenir soit heureux !*

¹⁷ *Garde-toi de dire en ton cœur : " C'est ma force, c'est la vigueur de ma main qui m'ont fait agir avec cette puissance. "*

¹⁸ *Souviens-toi de Yahvé ton Dieu : c'est lui qui t'a donné cette force, pour agir avec puissance, gardant ainsi, comme aujourd'hui, l'alliance jurée à tes pères.*

¹⁹ *Certes, si tu oublies Yahvé ton Dieu, si tu suis d'autres dieux, si tu les sers et te prosternes devant eux, j'en témoigne aujourd'hui contre vous, vous périrez.*

²⁰ *Comme les nations que Yahvé aura fait périr devant vous, ainsi vous-mêmes périrez, pour n'avoir pas écouté la voix de Yahvé votre Dieu. (Dt 8, 11-20)*

La satiété peut faire perdre le sens de la foi, la nécessité d'apprendre à faire de Dieu son appui, à faire de Dieu son unique appui en vue de la vie éternelle. Ce n'est alors qu'au moment où la fragilité de notre existence réapparaîtra avec fracas à cause d'un accident, d'une maladie ou de la vieillesse avancée que la question reviendra au premier plan. Elle risque de

nous trouver fort démunis, dans ce cas, sans entraînement, sans repère, sans expérience de la vie avec le Seigneur.

• **La perte du sens de la foi par le sentiment du vide : il n'y a rien comme appui**

Le deuxième adversaire de cette pédagogie est ce que j'appellerai l'expérience du vide contre la Providence.

C'est l'acharnement du mal pour casser tout lien sensible - jusque dans la mémoire – à cette expérience de la Providence, pour nous laisser dans le vide. Ce vide peut être l'absence de perspective de l'existence jusqu'à en être dégoûté : « Par la souffrance, je vais faire sonner faux ta vie, la mener à une telle dissonance que tu la haïras, que tu souhaiteras le néant plutôt que cette souffrance, cette purulence, cette béance de la plaie ».

Ce vide se transforme en déni de Dieu. C'est cette expérience dont parle Élie Wiesel à Auschwitz où sa foi s'est effondrée devant l'horreur perpétrée. Il raconte comment un jour deux hommes et un garçon d'une douzaine d'années sont condamnés à la pendaison. Les deux hommes meurent lorsque basculent les chaises sur lesquelles ils étaient juchés, mais le garçon, trop léger, agonise lentement pendant plus d'une demi-heure. Quelqu'un derrière Wiesel gémit « Où est Dieu ? Mais où est Dieu ? » Et dans son cœur, le jeune Élie entend une voix monter « Il est là – il est pendu, ici à cette potence ».

Il y a deux façons d'interpréter ce « Le voici – il est pendu ici à cette potence ». La première est celle que vit Élie Wiesel : comment Dieu peut-il être absent ou silencieux face à une telle horreur ? C'est qu'il ne doit pas être ou s'il existe, il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui. Dieu est mort ce jour-là, l'idée de Dieu s'est évanouie ce jour-là.

Mais il y a une autre façon de l'interpréter pour celui qui connaît le Christ. Cette vision : « Le Voici – il est ici pendu à cette potence » peut être une évocation du Christ mis en croix, du Dieu qui n'est pas à distance de la souffrance et de la mort de l'homme. C'est une reconnaissance du Dieu fait homme présent au cœur même de l'horreur subie.

Il se produit alors cette chose étonnante rapportée Mgr d'Ornellas commentant librement « La Traversée de la nuit » de Geneviève de Gaulle Anthonioz et se référant à d'autres témoignages de rescapés des camps de la mort : « à mesure qu'ils éprouvaient être abandonnés de Dieu, ils étaient en même temps plus proches de Jésus crucifié prononçant ces mêmes paroles² ». « À mesure que nous nous éloignons de Dieu, nous devenons plus proches de Jésus et donc... de Dieu ».

Vous saisissez peut-être alors pourquoi le Christ est si important : à mesure que je ressens l'éloignement de Dieu-Providence, je me rapproche de Jésus mourant sur la croix.

b) Avec saint Ignace, l'alternance consolation/désolation

Quand bien même nos vies ne sont pas toutes une plongée dans les camps de la mort, notre vie spirituelle peut être considérée comme une alternance de moments de consolation et désolation. C'est ainsi que la décrit saint Ignace de Loyola et voici les conseils qu'il donne pour traverser ces états.

• **La consolation**

316 Troisième règle. De la consolation spirituelle. J'appelle consolation un mouvement intérieur qui est excité dans l'âme, par lequel elle commence à s'enflammer dans l'amour de son Créateur et Seigneur, et en vient à ne savoir plus aimer aucun objet créé sur la terre pour lui-même, mais uniquement dans le Créateur de toutes choses. La consolation fait encore répandre des larmes, qui portent à l'amour de son Seigneur l'âme touchée du regret de ses

² « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Mt 27, 46

péchés, ou de la Passion de Jésus-Christ, notre Seigneur, ou de toute autre considération qui se rapporte directement à son service et à sa louange. Enfin, j'appelle consolation toute augmentation d'espérance, de foi et de charité, et toute joie intérieure qui appelle et attire l'âme aux choses célestes et au soin de son salut, la tranquillisant et la pacifiant dans son Créateur et Seigneur.

Dans cet état, il invite au comportement suivant :

323 Dixième règle. Que celui qui est dans la consolation pense comment il se comportera au temps de la désolation, et qu'il fasse dès lors provision de courage pour le moment de l'épreuve.

324 Onzième règle. Qu'il s'efforce aussi de s'humilier et de s'abaisser autant qu'il lui est possible, pensant de combien peu de chose il est capable au temps de la désolation, lorsqu'il est privé de la grâce sensible ou de la consolation.

Au temps où la présence de Dieu nous semble évidente et claire, nous sommes encouragés à préparer un rocher où nous réfugier lorsque nous serons submergés par les ténèbres et l'impression de l'absence de Dieu. Il s'agit de dire dans le moment de clarté « Je veux que ma mémoire s'imprègne de cette lumière pour le jour où j'aurai l'impression qu'il n'y a rien. Je prends un temps d'arrêt aujourd'hui pour retenir ce que je vis afin qu'au jour de l'angoisse où je m'interrogerai pour savoir si je n'ai rêvé, je puisse me dire : 'non, c'était vrai ; je me suis même préparé à m'en souvenir' ».

Nous sommes appelés à comprendre aussi que la pleine lumière est de l'ordre du Royaume où nous ne vivons pas encore. Par conséquent, nous ne devons pas être surpris - quand bien même c'est désagréable - que l'évidence de la présence de Dieu ne soit pas permanente.

• **La désolation**

317 Quatrième règle. De la désolation spirituelle. J'appelle désolation le contraire de ce qui a été dit dans la troisième règle: les ténèbres et le trouble de l'âme, l'inclination aux choses basses et terrestres, les diverses agitations et tentations qui la portent à la défiance, et la laissent sans espérance et sans amour, triste, tiède, paresseuse, et comme séparée de son Créateur et Seigneur. Car comme la consolation est opposée à la désolation, les pensées que produit l'une sont nécessairement contraires à celles qui naissent de l'autre.

Dans cet état, saint Ignace invite au comportement suivant :

318 Cinquième règle. Il importe, au temps de la désolation, de ne faire aucun changement, mais de demeurer ferme et constant dans ses résolutions, et dans la détermination où l'on était avant la désolation, ou au temps même de la consolation. Car, comme c'est ordinairement le bon esprit qui nous guide et nous conseille dans la consolation, ainsi, dans la désolation, est-ce le mauvais esprit, sous l'inspiration duquel nous ne pouvons prendre un chemin qui nous conduise à une bonne fin.

319 Sixième règle. Quoique nous ne devons jamais changer nos résolutions au temps de la désolation, il est cependant très utile de nous changer courageusement nous-mêmes, je veux dire notre manière d'agir, et de la diriger tout entière contre les attaques de la désolation. Ainsi, il convient de donner plus de temps à la prière, de méditer avec plus d'attention, d'examiner plus sérieusement notre conscience, et de nous adonner davantage aux exercices convenables de pénitence.

Constance et fidélité à ce qui avait été discerné dans la lumière sont les indications principales. Mais il ajoute aussi quelques sujets de méditations :

320 Septième règle. Que celui qui est dans la désolation considère comment le Seigneur, pour l'éprouver, le laisse à ses puissances naturelles, afin qu'il résiste, comme de lui-même, aux diverses agitations et tentations de l'ennemi; car il le peut avec le secours divin qui lui reste toujours, quoiqu'il ne le sente pas, parce que le Seigneur lui a soustrait cette ferveur sensible, cet amour ardent, cette grâce puissante, ne lui laissant que la grâce ordinaire, mais suffisante pour le salut éternel.

C'est l'encouragement à vivre de la « grâce suffisante ». On l'oppose à la « grâce surabondante » dans laquelle la présence de Dieu semble une évidence claire et étincelante. Tandis que la grâce surabondante n'est éprouvée sur cette terre que de façon limitée, la « grâce suffisante » est toujours donnée. Elle a quelque chose de très énervant d'ailleurs : on est incapable de se projeter au-delà des dix prochaines minutes et pourtant on les traverse. On a l'impression qu'on ne tiendra pas au-delà de la matinée, et pourtant arrive l'heure de midi. C'est la grâce suffisante pour le moment présent.

Que l'on se souvienne aussi que la désolation aura une fin :

321 Huitième règle. Que celui qui est dans la désolation travaille à se conserver dans la patience, vertu directement opposée aux attaques qui lui surviennent; et qu'il espère qu'il sera bientôt consolé, pourvu qu'il emploie comme nous l'avons dit dans la sixième règle, les moyens nécessaires pour vaincre la désolation.

c) Des causes de la désolation.

Saint Ignace, réfléchissant aux causes de la désolation, en distingue trois :

322 (...) Premièrement, elle peut être un châtiment. Notre tiédeur, notre paresse, notre négligence dans nos exercices de piété, éloignent de nous la consolation spirituelle.

La première cause est donc le fruit de notre négligence à chercher à vivre de Dieu.

Secondement, elle est une épreuve. Dieu veut éprouver ce que nous pouvons, et jusqu'à quel point nous sommes capables de nous avancer dans son service et de travailler à sa gloire, privés de ces consolations abondantes et de ces faveurs spéciales.

La deuxième est donc une épreuve, au sens d'entraînement. Nous sommes exercés à vivre à partir de la mémoire de ses œuvres pour nous et dans la fidélité à son Alliance.

Troisièmement, elle est une leçon. Dieu veut nous donner la connaissance certaine, l'intelligence pratique et le sentiment intime qu'il ne dépend pas de nous de faire naître ou de conserver dans nos cœurs une dévotion tendre, un amour intense accompagné de larmes, ni aucune sorte de consolation spirituelle; mais que tout est un don et une grâce de sa divine bonté; il veut nous apprendre à ne pas placer trop haut notre demeure, en permettant à notre esprit de s'élever et de se laisser aller à quelque mouvement d'orgueil ou de vaine gloire, nous attribuant à nous-mêmes les sentiments de la dévotion et les autres effets de la consolation spirituelle.

La troisième est une leçon donc qui aiguise notre désir de Dieu au cœur d'une relation libre. Une relation libre est paradoxalement une relation où l'on dépend de l'autre. Pour que nous nous aimions, j'ai besoin de toi. Je peux, au mieux, te désirer et encore... dans ma mémoire ton image peut s'estomper. J'ai besoin de ta présence ; je mendie ta présence. J'accepte de

mendier ta présence, ton amour, ta grâce. Je reconnais que sans toi, je ne peux rien faire (cf. Jn 15, 5). Viens, Seigneur, viens.

EN CONCLUSION : LE SECOURS DIVIN

Au terme de notre soirée, nous avons vu comment « croire » en hébreu était un acte vertigineux puisque l'on était appelé à faire de Dieu notre seul appui, à prendre le risque de voir notre vie s'effondrer s'il n'était pas là.

Nous avons vu aussi comment Dieu exerçait une pédagogie à notre égard. Par des signes de sa puissance, il nous apprenait à lui faire confiance pour ensuite nous engager dans une confiance plus grande encore lors d'une situation nouvelle. Cette pédagogie divine a pour but de nous ouvrir à la réception de la vie divine, totalement, pleinement, car elle est la seule vie véritable. Tout ce à quoi nous nous attachons en dehors d'elle, en fait, nous en détourne.

Face à ce dépouillement vertigineux, Dieu nous donne le signe ultime de son Fils livré sur la croix qui, ressentant « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » s'engage dans une confiance entière « Père, en tes mains je remets mon esprit ». De cet abandon de Jésus jaillit la résurrection et se dévoile le chemin vrai qui nous est offert et qui mène à la vie (cf. Jn 14, 6).

Avec saint Ignace, nous avons entendu quelques conseils pour traverser ces étapes de consolation et de désolation de la vie spirituelle.

Je voudrais maintenant terminer en reprenant dans l'Écriture cet épisode où Jésus et Pierre marchent sur les eaux.

²² *Et aussitôt il obligea les disciples à monter dans la barque et à le devancer sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules.*

²³ *Et quand il eut renvoyé les foules, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul.*

²⁴ *La barque, elle, se trouvait déjà éloignée de la terre de plusieurs stades, harcelée par les vagues, car le vent était contraire.*

²⁵ *À la quatrième veille de la nuit, il vint vers eux en marchant sur la mer.*

²⁶ *Les disciples, le voyant marcher sur la mer, furent troublés : " C'est un fantôme ", disaient-ils, et pris de peur ils se mirent à crier.*

²⁷ *Mais aussitôt Jésus leur parla en disant : " Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte. "*

²⁸ *Sur quoi, Pierre lui répondit : " Seigneur, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur les eaux. " -*

²⁹ *" Viens ", dit Jésus. Et Pierre, descendant de la barque, se mit à marcher sur les eaux et vint vers Jésus.*

³⁰ *Mais, voyant le vent, il prit peur et, commençant à couler, il s'écria : " Seigneur, sauve-moi ! "*

³¹ *Aussitôt Jésus tendit la main et le saisit, en lui disant : " Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? "*

³² *Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba.*

³³ *Ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, en disant : " Vraiment, tu es Fils de Dieu ! " (Mt 14, 22-33)*

Pierre est confronté à une double épreuve de la foi. Il lui faut d'abord croire à la parole « C'est moi, soyez sans crainte (...) Viens ». Et il franchit cette première étape : il descend de la barque et marche sur l'eau. En revanche, la deuxième lui est plus difficile : demeurer

confiant dans l'épreuve. Le vent se lève, il prend peur et commence à couler. On remarquera que c'est lorsque Simon détourne son regard de Jésus, lorsqu'il fixe son attention sur les dangers qui l'entourent, qu'il commence à couler. Si nous perdons de vue le Christ, la noyade nous guette.

En même temps, Pierre a l'humilité de dire « Seigneur, sauve-moi ! » Il ne se tait pas, il ne renonce pas à implorer. Et Jésus, présent, le saisit. Certes, le Seigneur lui fait un reproche « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Mais ce reproche est en même temps une révélation merveilleuse. « Si je te reproche ton peu de foi, pourrait dire le Seigneur, c'est que tu étais capable de croire, c'est que tu es capable d'avoir foi. Tu le peux ». Cette parole est aussi la révélation d'une confiance que Dieu a placée en nous, lui qui sait la grâce qu'il nous accorde. Lorsque notre cœur semble vide, il y a encore une foi dans notre âme : cette foi étonnante que Dieu a en nous.

Dans notre vie de foi, gardons notre regard fixé sur Jésus. Et, si nous ne nous sentons plus de forces, si nous n'avons plus confiance en nous, rappelons-nous encore la confiance que Dieu a placée en nous. Je vous remercie.